

Moderne ou post-moderne?

Marc Chabot

Number 12, February–March 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21457ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chabot, M. (1984). Moderne ou post-moderne? *Nuit blanche*, (12), 32–32.



MODERNE OU POST-MODERNE ?

Il y eut une belle époque pour la modernité. Une époque où tout était permis. La modernité a agi sur nous comme un grand ménage du printemps. Il fallait balayer la place. Ne plus rien faire reposer sur le passé dégueulasse. La littérature, l'art, le cinéma, la photo, la poésie et la philosophie ne juraient plus que par la modernité. On jouait du coude sur la place culturelle, on avait l'irrespect facile, l'outrage toujours plus officiel, l'offense primait. Il fallait oser partout.

Bien sûr, on avait pour l'occasion conservé dans l'histoire quelques noms précieux. Il y avait quand même eu, avant 1970, des initiateurs, des prédécesseurs, des martyrs de la modernité. Il fallait les rescaper, les sortir de la boue dans laquelle on les avait déposés. Sade, Bataille, Gauguin, parfois Breton ou Artaud et cie, enfin ceux et celles (mais elles furent aussi rares chez les Modernes que chez les Anciens!!!) qui ne furent pas compris. Chez les modernes aussi, il y a eu des dieux et on s'est époumonné pour les célébrer.

Il y en a encore des « modernes » dans les salles de cours ou dans les livres. Il y en a qui seront modernes toute la vie, qui remonteront le temps s'il le faut et demanderont des supplices comme cadeaux et la folie comme trophée.

Mais que disaient les Modernes? Ils niaient le passé, interdisaient le stationnement, déclaraient

que seule la nouveauté pouvait nous sauver. Lipovetsky, qui vient de faire paraître chez Gallimard un essai intitulé *L'ère du vide*, soutient que l'époque moderne est définitivement révolue. Nous devons désormais penser la post-modernité, nous y serions entrés depuis au moins une dizaine d'années même si nous ne l'avons pas vu clairement. Citant Daniel Bell, il nous dit : «... le moment où l'avant-garde ne suscite plus d'indignation, où les recherches novatrices sont légitimes, où le plaisir et la stimulation des sens deviennent les valeurs dominantes de la vie courante...», voilà qui appelle à grands cris le post-modernisme. Et Lipovetsky poursuit : « Culture de masse hédoniste et psychédélique qui n'est qu'apparemment révolutionnaire ». En ce sens tout devient *apparence* donc, comme le dirait Baudrillard et Kierkegaard avant lui, séduction.

Il y a dans cette consécration de l'apparence la vieille thèse de Platon. Le monde réel, ou celui qu'on dit réel, n'est plus qu'apparence. Les multitudes de messages nous implorant de nous libérer, de nous éclater, commencent à nous tomber sur les nerfs. Il y a des gens qui se disent qu'après « l'heure de la Miller », il y aura « l'heure de réflexion ». « Des signes moins visibles témoignent déjà d'une transformation notable de la valeur-jouissance : aux USA des groupes d'hommes revendiquent le droit d'être impuissants, la sexologie à peine décorée du mérite scientifique se voit accusée d'être directive, voire terro-

riste avec son impératif du jour... »

C'est bien évidemment aux USA que se joue le plus fort de la partie. Je lisais récemment un entretien avec un homosexuel de New York qui affirmait : « On dirait que nous avons fait la révolution pour avoir le droit d'ouvrir 700 bars gais de plus en ville. »

Nous sommes actuellement à la recherche d'une nouvelle identité. Le nouveau colonisé est « moderne » et peut-être post-moderne aussi. Les questions viennent de partout. Elles ont encore l'odeur de l'individualisme, mais elles nous atteignent en permanence dans tout notre être.

Dans la même foulée, un autre essai tente de faire le bilan. Il s'agit du livre de Jean Chesneaux : *De la modernité*, chez Maspero. Il y a toutefois de la nostalgie dans ce bouquin. La modernité est mise sur le banc des accusés, mais il y a un désespoir chez Chesneaux qui laisse entrevoir la décadence. On y parle des mêmes thèmes que chez Lipovetsky, on espère peu et on attend pour voir. Chesneaux a écrit son livre comme s'il s'agissait d'un testament politique et culturel, il est triste. Lipovetsky est un jeune philosophe qui a le temps devant lui. C'est peut-être une simple question de perspective. Je laisse le dernier mot à Michel Leiris : « En ce monde haïssable, en ces temps chargés d'horreur, la modernité s'est muée en merdonité ».